

## Tiffany Tavernier

# « Rejoindre Dieu prend du temps »

Née d'un père anticlérical, la fille du cinéaste Bertrand Tavernier a longuement cheminé spirituellement avant d'embrasser l'orthodoxie. La romancière évoque cette quête et sa prière.

Par FRANÇOIS HUGUENIN, photos FLORENCE BROCHOIRE

**H**éritière d'un nom prestigieux du cinéma français, Tiffany Tavernier, qui est née en 1967, travaille depuis toujours comme scénariste ou assistante de réalisation. Mais depuis un quart de siècle, la fille de Bertrand Tavernier écrit aussi des romans, dont le dernier paru s'intitule *En vérité Alice* (voir page 40). Ayant grandi dans une famille qui ne lui a pas transmis la foi, elle a cheminé longuement avant de trouver sa place au sein de l'orthodoxie. Elle nous a reçu dans une charmante maison tout au bout du XX<sup>e</sup> arrondissement, un lieu où Paris semble soudainement se muer en un bourg de campagne.

**Tiffany Tavernier, vous n'êtes pas née dans une famille portée sur la pratique religieuse.**

Du côté paternel, nous sommes issus d'un milieu catholique lyonnais non pratiquant. Mon père était d'un anticléricalisme assez marqué. Mais il a toujours été traversé par la question de

Dieu, et cela se sent dans ses premiers films. La question du mal hante *Que la fête commence* (1975), par exemple. De l'autre côté, ma grand-mère maternelle, qui était à moitié espagnole, avait une foi ardente, mâtinée de superstitions (il fallait se signer en passant devant un cimetière). Elle a demandé que mon frère et moi soyons baptisés, ce que mes parents ont accepté sans difficulté. Mais ils ne nous ont pas transmis d'éducation religieuse.

**Ils se comportaient pourtant en chrétiens...**

Ma mère avait une attitude très évangélique : elle ne cessait de rendre service aux autres, particulièrement aux personnes âgées, aux malades, aux clochards. Elle pouvait sur un coup de tête ramener des sans-abri à la maison ! « *Il n'y a pas de petites gens* », disait-elle. Le mépris était proscrit. Elle pouvait se mettre très en colère, par exemple si un producteur humiliait un stagiaire... Mes parents ne faisaient aucune différence entre les riches et »



les pauvres, les hommes et les femmes. Ils manifestaient une grande intégrité morale. Mais il n'y avait pas de militantisme. Nous vivions dans une atmosphère joyeuse, empreinte de cet espoir qui caractérisait les années 1970.

**Quand le Christ vous est-il d'abord apparu comme vivant ?**

Ma mère s'est fâchée avec la directrice de l'école bilingue où nous étudions au sujet de la dyslexie de mon frère. Nous avons donc été renvoyés et nous nous sommes retrouvés dans une école privée, Sainte-Marie-de-Monceau, dans le VIII<sup>e</sup> arrondissement de Paris. J'ai découvert là un catéchisme très vivant qui m'a conduite à faire ma première communion, dont je n'ai pas vraiment de souvenirs. Le vrai choc a été pour moi la lecture des vies de saints en bande dessinée. Ce fut la révélation d'ordre quasi mystique de cet amour de Dieu dont ont vécu ces chrétiens : aimer ses ennemis, pardonner les offenses, guérir les malades, aller vers celui qui nous répugne le plus. Cela a représenté une telle déflagration que lorsque mes parents m'ont demandé ce que je désirais faire plus tard, j'ai répondu que je voulais épouser le Christ ! Je finissais mon primaire et je me souviens encore de la panique qui s'est emparée d'eux ! Ils m'ont inscrite au collège dans un établissement public, en l'occurrence Carnot.

**C'était la fin de votre relation avec le monde catholique...**

Oui. Parallèlement, mes parents ont divorcé, ma mère, pour se punir, est partie en laissant ses deux enfants à notre père, qui était pourtant souvent absent. J'ai alors trouvé refuge dans les familles de mes camarades de classe, chez lesquelles je dormais souvent. Or,

beaucoup d'entre elles étaient juives, et comme elles m'avaient quasiment adoptée, j'ai commencé à leur contact à connaître l'Ancien Testament, à pratiquer les rituels du shabbat. Pour reprendre une notion psychanalytique, ces familles étaient beaucoup plus contenantes, sécurisantes, que la mienne. J'ai beaucoup reçu en vivant chez elles.

**Vous avez également été en contact avec l'islam...**

À 16 ans, j'ai rencontré une jeune fille un peu plus âgée que moi, Christine Hakim, qui est devenue une célèbre actrice de cinéma indonésienne, et qui à 25 ans était déjà une star dans son pays. Elle était née un 25 décembre, et ses parents, bien que musulmans, lui avaient donné son prénom en référence au Christ ! À Jakarta, grâce à elle, j'ai découvert que l'on pouvait avoir une foi assumée sans complexe, mais sans prosélytisme pour autant. Elle pouvait interrompre un rendez-vous pour aller prier, avant de revenir le poursuivre. Quand je suis rentrée à Paris, on m'a demandé si je croyais en Dieu, et je me suis rendu compte que je ne savais pas répondre. Cela m'a mis mal à l'aise. Je me suis dit que je devais vivre avec un saint pendant un an pour savoir ce qu'il en était.

« Le vrai choc a été la lecture des vies de saints en bande dessinée. Ce fut la révélation d'ordre quasi mystique de cet amour de Dieu dont ont vécu ces chrétiens. »

**C'est pour cela que vous êtes partie chez Mère Teresa ?**

L'époque était très riche en figures de sainteté. J'étais spécialement attirée par sœur Emmanuelle. Je me suis donc rendue à une conférence qu'elle donnait à Paris. Arrivée en avance, j'ai cédé la place où je m'étais installée au premier rang à une femme plus âgée. J'étais persuadée que j'allais partir dans l'œuvre de sœur Emmanuelle, mais, à ma grande déconvenue, à la fin de son intervention, la religieuse annonçait qu'il n'y aurait pas d'autre départ avant trois ans. Devant ma mine déconfite, la femme à qui j'avais laissé mon siège vint me parler et me proposa un départ, quelques semaines plus tard, pour Calcutta.

**Qu'en avez-vous retenu ?**

Mon aventure avec les sœurs de Mère Teresa a mal commencé puisque je me suis accrochée dès le début avec une religieuse qui mélangeait les malades atteints de la tuberculose et les autres ! Du coup, on m'a transférée au mouroir de Kalighat. Le matin, je travaillais pour un médecin de rue, l'après-midi pour les sœurs. Elles m'invitaient à l'adoration le soir, et j'y allais alors que je ne savais pas ce que c'était ! C'est une amie française, Marie-Laure, qui m'a expliqué la notion de présence réelle. Je suis restée devant le saint sacrement, et j'ai dit : « Je ne sais pas si Tu existes, mais, ici, je me sens bien. » J'ai eu la chance de voir tous les jours Mère Teresa, une personnalité incroyable, à la fois hors-sol et totalement ancrée. Je me souviens d'un moment de déflagration. C'était un jour où Kalighat était ouvert à tous les enfants du quartier. Ils étaient des milliers, de 3 à 10 ans, dans une cohue et un vacarme épouvantables,



**CETTE ICÔNE** de saint Joachim et sainte Anne a été offerte à Tiffany par son Église à l'occasion de son mariage.

se battant pour la nourriture, les plus petits menacés d'être écrasés par les plus grands. Et tout d'un coup, nous avons senti émaner de cette foule enfantine comme une onde qui venait vers nous. Nous avons mis un instant à réaliser qu'ils s'agenouillaient les uns à la suite des autres, parce que Mère Teresa était apparue. Un silence absolu et un calme soudain se sont installés, du fait de sa seule présence.

**Qu'avez-vous appris en côtoyant la misère, la souffrance et la mort ?**

Ma révélation la plus grande fut sans doute avec ce médecin des rues, le Dr Jack. J'étais sur le trottoir, »



préposée à la pharmacie de fortune, et je vis arriver une femme qui portait dans ses bras son bébé mort. Subitement, un échange violent eut lieu entre elle et Jack qui, dans une colère froide, se mit à la tirer par les cheveux en dehors du camp en lui intimant l'ordre de ne plus revenir. Elle avait en effet revendu le lait que nous lui avions fourni la semaine précédente au lieu de le donner à son nourrisson. Si Jack ne l'avait pas chassée, d'autres auraient suivi son exemple et cela aurait été le début d'un atroce trafic qui aurait mis en danger des

vies. Tout cela nous dépassait. C'est là que j'ai découvert le sentiment de l'impuissance et la certitude qu'on ne peut aimer qu'en l'acceptant. Faire de l'humanitaire, c'est cela. Grâce à cette rencontre avec Mère Teresa et ces expériences, quand je suis revenue en France et qu'on m'a redemandé si je croyais en Dieu, j'ai pu répondre « oui ! ».

**Quel a été votre cheminement de foi, en venant de cette expérience ?**

J'ai étudié les sciences religieuses à la Catho. Cela me nourrissait, mais je ne pratiquais toujours pas, jusqu'à ce que je croise les Fraternités monastiques de Jérusalem, en 1990. J'ai rencontré le fondateur, Pierre-Marie Delfieux. Son intuition de moine dans la ville me plaisait. Petit à petit, je me suis engagée : les laudes le matin, avant d'aller travailler sur un tournage ; les Frats de jeunes. C'était le tout début du succès du mouvement, je le sentais frémir, car je sais, avec l'expérience de mon père, comment se manifestent les balbutiements du succès. Et cela a fait tourner la tête du fondateur. Mon histoire avec les Fraternités monastiques de Jérusalem a tourné court au bout de trois ans, quand, en confession, il m'a interrogé sur ma vie amoureuse et sexuelle, et m'a demandé précisément si je couchais avec le garçon avec lequel j'étais. Je lui ai répondu que oui, et il m'a demandé de le confesser. Je lui ai dit alors que je ne pouvais pas confesser ce que je ne pensais pas être un péché. Il a refusé de me donner l'absolution, et trois jours après, j'ai appris par une religieuse que je ne faisais plus partie du mouvement des jeunes de la communauté.

**Quelles répercussions cela a-t-il eu alors sur votre chemin de foi ?**

Sur le coup, j'ai pensé que tout était fichu. Puis je me suis dit : « *Tu es chrétienne, mais tu n'as pas décidé d'être catholique.* » Ce ne sera pas le protestantisme, car j'éprouve trop d'amour pour la Vierge Marie. Les emprunts à la liturgie byzantine des Fraternités étaient peut-être un signe du cheminement que j'allais avoir vers l'orthodoxie.

**Comment avez-vous rencontré l'orthodoxie ?**

Par notre ancienne baby-sitter américaine, avec laquelle j'étais restée liée. Un jour où j'étais invitée chez elle, je me suis retrouvée avec ce que je croyais être, à ses habits et à sa barbe, un juif orthodoxe. C'était bien un orthodoxe, mais un pope ! Je l'ai testé d'emblée en lui demandant sa définition du péché. « *C'est toute pensée et tout acte qui éloigne l'homme de Dieu* », me répondit-il. J'étais arrivé à bon port. J'ai fréquenté plusieurs Églises différentes, l'Église dite « hors frontière », et celle du patriarcat russe.

**Aujourd'hui quelle communauté fréquentez-vous ?**

Une paroisse qui dépend du patriarcat roumain et observe le rite byzantin, mais aussi parfois l'ancien rite des Gaules, ou rituel de saint Germain de Paris (V<sup>e</sup>-VII<sup>e</sup> siècle). Nous célébrons dans la crypte d'une église de Joinville. Je suis très sensible à la richesse de la liturgie, dont la lenteur permet la pleine participation du corps. À mes yeux, pour aller vite, les catholiques ont l'intelligence sociale et la charité, les protestants, la mission et les orthodoxes, la mystique. Souvent, dans le catholicisme, en face de problèmes, le prêtre cherche à trouver des solutions concrètes. Dans

l'orthodoxie, il dit : « *Prie !* » En tout cas, en ce qui me concerne, l'orthodoxie m'a appris à mettre la relation à Dieu au centre de ma vie.

**Votre parcours a pris du temps...**

Oui, je me suis sentie guidée par toutes les rencontres, souvent improbables, que j'ai faites. Mais cela a mis du temps. Je cherchais confusément quelque chose qui relevait d'une démarche d'apprentissage, et je suis lente ! Rejoindre Dieu prend du temps.

**Tiffany Tavernier, quelle est votre prière ?**

Je baigne dans un milieu athée, alors je prie pour les autres, à leurs intentions. Je leur dis souvent que je vais prier pour ce qu'ils me confient, et je le fais partout, mais spécialement à la chapelle de la Médaille miraculeuse (Paris VII<sup>e</sup>). À la maison, je me mets devant mon petit autel, devant mes icônes. Je commence la journée par la louange. Chacun de mes temps de prière commence par une invocation à l'Esprit saint : « *Roi céleste, Consolateur, Esprit de vérité, Toi qui es partout présent et qui remplis tout, Trésor des biens et Donateur de vie, viens et demeure en nous ! Purifie-nous de toute souillure et sauve nos âmes, Toi qui es bonté : Amen !* » Puis je continue avec le Notre Père et le Je vous salue Marie. Enfin, j'ai un attachement particulier pour une prière à saint Éphrem : « *Seigneur et maître de ma vie, ne m'abandonne pas à l'esprit d'oisiveté, d'abattement, de domination et de vaines paroles. Mais accorde-moi l'esprit d'intégrité, d'humilité, de patience et d'amour, à moi ton serviteur. Oui, Seigneur Roi, donne-moi de voir mes fautes et de ne pas juger mon frère, car Tu es béni dans les siècles des siècles. Amen.* »

**SON COUP DE CŒUR**

**Récits d'une ermite de montagne,** de sœur Catherine, (Le Relié, 2019). « *Cette religieuse catholique m'a inspiré le personnage d'Ida dans mon nouveau roman, En vérité, Alice (Sabine Wespieser, 2024).* »

# ■ Actualités ■

## I En vérité, Alice

**Tiffany Tavernier**

**ROMAN** Alice est une jeune femme qui subit l'emprise et la violence d'un mari terrifiant, mais qui est incapable de le quitter. L'argument et la manière saisissante dont Tiffany Tavernier (*voir entretien page 14*) nous fait entrer dans les douloureux états d'âme de son héroïne suffiraient à composer un récit accompli. Mais, avec subtilité, la romancière vient greffer une histoire abracadabrante dont les ressorts comiques permettent au lecteur de respirer : par le hasard – mais en est-ce un ? – d'une petite annonce,



voici Alice recrutée à la promotion de la cause des saints, dans un monde catholique dont elle ignore tous les codes. La peinture de ce

petit milieu est à la fois perspicace, drôle et tendre. À son contact, Alice va trouver en elle les ressources pour cheminer vers sa libération, dans un monde au même moment menacé par un mal mystérieux qui touche les enfants. Sans bondieuserie, un texte dont la puissance d'écriture et la portée spirituelle ne laissent pas indemne. **François Huguenin**

**Sabine Wespieser, 22 €.**